

l'étoile de l'ombre



YOLLYWAYZ

YOLLYWAYZ

L'Étoile de l'ombre

© YOLLYWAYZ, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8494-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Inès dévala les marches d'escalier de son immeuble aux treize paliers, dans une précipitation, prodigieuse, pour descendre, elle ne préfère pas prendre l'ascenseur. Souvent, elle use encore ses savates, et son souffle pour remonter à son appartement du onzième étage, à cause des nombreuses pannes qui surviennent.

Assise sur le banc d'abribus, non loin de la gare, des saules, de la ville, d'Orly, Inès était seule à l'arrêt. Elle regarda tout de même aux alentours, afin d'être rassurée que nul ne puisse la surprendre d'entonner ses chants, dans sa tête, et ponctués de murmures vers l'éclat du dehors. Des mélodies inventées au gré des hasards, sur la vie des gens, qu'elle a croisés, et parfois, sur les malheurs qui l'avaient, ébranlés, un écho étrange se répandait au lointain.

Il n'était pas encore huit heures, l'omnibus tardait à venir, un avion énorme au moteur, fracassant frôlant les toits des immeubles la tira de ses rêveries harmonieuses.

Elle s'éloigna du banc, et pencha sa tête en arrière à s'en briser le cou, pour contempler la machine volante.

Elle regarda, vers l'engin jusqu'au moment où il disparut de sa vision.

Il avait plu quelques instants, avant, des mares d'eaux s'étaient formées, aux abords des trottoirs, l'air était humide, mais il ne faisait pas froid.

La saison de l'automne n'était qu'à ses prémices, ce qui expliquait, sans doute, la clémence des températures.

Elle se recula d'instinct pour s'éviter des éclaboussures, en l'approche de l'autobus qui roulait presque à moitié vide, comme souvent après sa halte à la gare.

Il était rare qu'elle rencontre d'éventuels voyageurs habitant le quartier, car ils cassent tous leur maigre tirelire, pour s'offrir le service d'un taxi, quand ils se rendent à l'aéroport.

L'affront déplaisant à encombrer le transport en commun, par leurs bagages de misère, leur était pire que tout.

En montant dans l'autobus, elle vit une place libre près d'une fenêtre, d'un élan naturel, elle s'avança, et alla s'y installer.

Une fois calée contre son siège, elle sortit son agenda usé, pour s'imprégner encore des nouvelles instructions, qu'on lui avait donné deux jours auparavant.

Deux personnes âgées, dont elle s'était occupée, étaient décédées à l'hôpital, presque au même moment.

Elle avait assisté aux funérailles vite expédiées, des deux malheureuses vieilles dames.

Excepté les crocs morts, et une petite poignée de braves gens de leur voisinage, il n'y avait guère de bousculade à l'enterrement. Si elles n'avaient pas été des femmes avisées, de leur vivant, en se préoccupant par avance de leurs obsèques, les esseulées auraient atterri à coup sûr, à la fosse commune.

Leurs descendances, et collatéraux n'eurent pas jugé, bon, pour se déplacer à cause du mesquin butin que les insignifiantes auraient pu leur laisser.

Comme c'était son premier jour chez deux nouvelles dames âgées, dont elle devait s'occuper. Elle ne se risqua pas à s'autoriser à rendre une visite à son amie Dolorès, boire une tasse de thé en sa compagnie, avant de commencer son travail.

Cette habitude, qu'elle avait instaurée, la désarçonnait parfois, et la réconfortait dans d'autres moments. Lorsque les tâches de ménages, repassages, lessives, commissions, les papiers à remplir, les poubelles à vider, les crânes à coiffer, les corps à laver, et tant de choses encore épuisent son esprit.

Il lui était ainsi bien ardu à trouver une inspiration agréable, pour divertir les opiniâtres têtes blanches.

Pendant, qu'elle lisait les noms, et les adresses des deux dames âgées, ses mains devenaient moites, et son cœur battait d'une vivacité étonnante !

Elle était aussi terrifiée, que si elle se rendait à un examen, sans avoir rien assimilé.

Elle savait, qu'il ne lui fallait pas manquer cette première rencontre, car c'était celle-là qui allait présager de toutes les autres.

Elle n'ignora pas non plus que ce n'était pas chose facile, à apprivoiser ces anciens qui avaient toute leur vie derrière eux. À cause ou grâce à ça, ils avaient beaucoup appris du genre humain.

Si quelque chose venait à heurter leurs consciences, toute la ville en serait aussitôt, prévenue. Les facteurs sont les premiers à connaître, ce que c'est d'avoir à faire à des vieillards ronchons.

Une fois descendue de l'autobus sur les hauteurs de la ville d'Orly, elle marcha environ trois-cents mètres le long d'une avenue, avant de s'engouffrer dans une ruelle pavillonnaire.

Devant, la demeure majestueuse en pierres meulières de madame Rose Le Duc, dressée, à l'écart des autres. Elle soupira plusieurs fois, avant de daigner appuyer sur la sonnette dissimulée à l'extrémité, d'un portail imposant.

Une petite voix frêle, presque tremblante, résonna, dans l'interphone. Elle demanda, qu'on lui dévoile, l'identité de l'inconnu qui carillonna chez elle.

Envahie par une toux, soudaine, Inès baragouina son nom, son prénom, et ce qui l'emmenait dans le coin.

L'énorme portique s'entrebâilla, aussitôt, elle rentra, et regarda les carrés de pelouse magnifiquement coupés, sur chaque côté de l'allée.

Quelques arbustes judicieusement taillés se haussaient le long de la muraille, entourant la belle propriété.

Elle s'avança délicatement, et gravit les quelques marches d'escalier, qui conduisaient dans l'entrée de la maison.

Une charmante, vieille dame, aux cheveux teints de blond, mince et fardé, se tint devant la porte. Elle la dévisagea depuis la tête au pied, avant de fendre légèrement ses joues ridées de satisfaction.

Ce qui laissait sous-entendre que l'aspect, de la jeune femme lui revenait.

— Bonjour ! Madame, Le Duc, déclama-t-elle, avec un sourire royal, tout en rangeant son déplorable carnet, au fond de son sac.

— Bonjour, mademoiselle ou madame, répondit la petite voix presque muette.

— Je ne me suis jamais mariée, mais au lieu de mademoiselle, appelez-moi seulement, Inès, ça sera plus commode. Quant à vous, madame Rose Le Duc, votre prénom est si doux, et joyeux, que je ne m'en lasserai pas de le chanter.

Il est aussi ravissant que votre figure, donc, si vous ne voyez pas d'inconvénient, poursuivit-elle, je vous baptiserai, la belle rose, au lieu de madame Le Duc.

— Bien au contraire, s'en flatta la charmante vieille femme, il y a tellement longtemps, qu'on m'appelle plus, ainsi ! Pour tout le monde, je suis madame, Le Duc, alors, allons-y pour Rose.

La jolie veuve se recula de quelques pas, puis d'une démarche nonchalante, elle la conduisit vers une spacieuse pièce.

En pénétrant dans l'étendue de l'espace, Inès admira le goût exquis de son décor, des rideaux rouges incrustés de dorures tombaient de chaque côté des fenêtres.

Quelques tableaux d'impressionnistes étaient accrochés aux murs tapissés de blanc, le mobilier était d'un style ancien.

Le salon s'entrouvrait sur une vaste salle à manger, une longue table de vingt places au moins brillait de mille éclats.

Au milieu de la pièce de séjour, de beaux fauteuils d'un tissu identique aux voilages entouraient le foyer à bûches, en marbre immaculé.

Sur les flamboyants canapés, elles prirent assise l'une près de l'autre, face à la cheminée. Avec une habileté étourdissante, Inès entraîna la vieille dame, dans la discussion.

Malgré ses quatre-vingt-deux printemps, madame Rose avait gardé son âme de jeune fille. Sa conversation plaisait à Inès, d'une attention solennelle, elle écouta quelques morceaux des fastes, de ses jours d'antan.

Elle était aussi à son aise, que si elle l'avait toujours connue, le charme de ses traits la rassurait sur son caractère.

Mais lorsque la veuve lui fit savoir qu'elle avait déjà une femme de ménage, qui vient trois fois par semaine nettoyer de fond en comble sa demeure.

Inès s'interrogea sur le travail précis, qu'elle devra accomplir pour la vieille

dame.

Cependant, elle veilla scrupuleusement à ne montrer aucun signe d'embarras, d'une respectueuse diligence, elle tendit l'oreille pour entendre les bribes de récits.

Madame Rose était une ancienne meneuse de revues, elle servit aussi de modèle pour de jeunes peintres.

Un portrait de sa beauté occupait une place de maître, au-dessus de la cheminée. Après son mariage avec monsieur, Le Duc, ou, plutôt, professeur, Le Duc, car il fut un éminent spécialiste de la recherche médicale. Elle abandonna son métier, et se consacra exclusivement à améliorer le sort des malades mentaux.

— Voilà douze ans qu'il est décédé, annonça subitement la frêle veuve. Et vous doutez-vous de quoi ? enchaîna cette dernière.

— Pas le moins du monde, répondit Inès en s'effarant.

— D'une grippe, d'une simple petite grippe, c'est à se demander, poursuivit-elle, à quoi lui ont servi toutes ses années de recherche. Douze ans que je suis, seule, c'est long, douze ans ! Je me suis occupée d'œuvres caritatives, des hôpitaux. Maintenant, je ne peux plus rien faire, mes jambes me lâchent, mes mains tremblent ! Vous, vous questionnez, sans doute, pourquoi, j'ai fait appel à une assistante-ménagère ? Alors que, j'ai une dame de nettoyage, une cuisinière qui me prépare mes repas, une aide-soignante, et une infirmière qui me visite, chaque matin ?

— Ho ! Moi, madame Rose, je m'appliquerai de mon mieux pour vous plaire, répondit la jeune femme.

— Et bien, pour cette première entrevue, dit la veuve, je ne pourrai pas vous en apprendre plus que ça. Toutefois, j'aimerais bien que vous restiez, jusqu'à l'arrivée de l'infirmière. Ensuite, je vous expliquerai dans les détails ce que j'attends de vous !

— Très bien, madame, Le Duc. Répondit-elle.

À neuf heures trente, la soignante arriva, la femme de ménage très brunâtre, pas très haute en taille de près de cinquante ans qui astiquait le corridor, et le vestibule lui ouvrit la porte.

D'un pas franc, et leste, l'infirmière pénétra dans le vaste salon, sa chevelure était coupée court, et laissait entrevoir son cou large.

Sa corpulence était au-dessus de la moyenne, elle était forte sans être grasse, elle mesurait bien, un mètre quatre-vingt.

Elle salua madame Rose par un serrement de la main, Inès se souleva pour lui tendre la sienne, mais elle tourna les talons en marmonnant, tout juste, un curieux, bonjour.

Déconcertée, Inès retomba sur le fauteuil, et cacha ses mains entre ses jambes.

Madame Rose Le Duc avait suivi la soignante, dans une pièce accolée au grand salon.

Depuis sa place, Inès entendait le langage brusque de l'infirmière, sans pour autant en percevoir, ce qu'elle disait réellement.

À chaque tonalité de voix, elle se levait du canapé avant de se rasseoir.

En jetant un regard furtif en direction du corridor, elle remarqua la femme de ménage qui avait cessé son nettoyage, pour l'observer avec un air abruti, presque stupide, en s'appuyant sur son balai.

Se sentant un peu mal à l'aise, pour s'être fait surprendre à l'épier, la dame de ménage empoigna son balai, fermement, et retourna à sa besogne.

Une bonne demi-heure se passa, avant que madame Rose, et l'infirmière ressortent de la pièce voisine au salon.

Cette dernière quitta la vaste demeure, avec une prestesse et une aigreur au comble de l'horreur, après avoir serré la main de la veuve d'une force bestiale.

Madame Rose ressentit une vive douleur sur ses doigts, elle marcha en direction d'Inès en fronçant ses traits.

Lorsqu'elle fut à nouveau assise sur son fauteuil, elle remua ses poings, avant de les enfoncer l'un dans l'autre de manière à les choyer.

— Cette infirmière n'est pas très commode, se laissait entendre, madame Rose.

— Il ne tient qu'à vous, d'en changer, répondit Inès.

— Ça ne fait rien, nous la connaissons depuis, tant d'années, c'est sa nature

d'être ainsi. On ne refait pas les gens, dès l'instant, qu'elle s'attache à son métier, je ne veux pas lui causer du tort.

— C'est vous qui décidez, du moment, qu'elle effectue correctement son travail, son caractère est une autre affaire.

Mais, madame, Le Duc, demanda-t-elle, que désirez-vous que j'accomplisse, exactement, pour vous rendre service ?

Vous m'avez laissée à entendre que vous me le diriez, une fois, que j'aurai vu l'infirmière.

La vieille femme demeura, un instant, silencieuse à examiner, ses mains d'une attention particulière, tout en cherchant dans sa tête, comment exprimer son souhait, sur ce qu'elle attendait de la jeune aide-ménagère.

— Voilà, murmura-t-elle de sa pareille voix frêle, savez-vous bien écrire ?

Car, on m'a rapporté que vous aviez une belle plume.

Et conduire, avez-vous votre permis ?

Aimez-vous découvrir des récits en dégustant du bon thé, car j'ai horreur du café ?

Ce n'est pas un breuvage, cette chose-là, c'est du jus de chaussette, sale, même, les cochons ne voudraient pas le renifler !

Bien qu'elle s'en doutât, être appréciée par sa hiérarchie. Inès ne souhaita pas déplaire à la vieille femme ni s'entendre dire que finalement, elle ne convienne pas.

Après une courte hésitation, pour trouver une réponse judicieuse, elle répliqua à la veuve :

— Madame, Le Duc, sachez que le thé est la seule boisson, que je préfère. Quant à écouter, les belles paroles des gens, je n'arrive pas à m'en lasser. Et ça sera avec un immense plaisir que je prêterai mes oreilles à vos histoires, qui doivent être passionnantes, j'en suis certaine.

Mais pour ce qui est de conduire, je n'ai jamais éprouvé le besoin, à m'encombrer d'une auto. Je ne possède donc pas le permis.